



Entretien avec **Leonardo Padura**,
écrivain cubain

“La littérature cubaine contemporaine est devenue trop domestique”

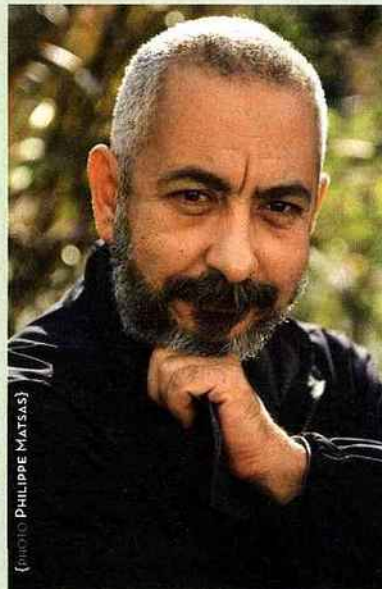
Pour Leonardo Padura, dont la truculence s'accompagne de plus en plus de gravité, chaque projet est un défi. La nouvelle aventure de son héros, Mario Conde, est aussi la manifestation d'une indépendance revendiquée. Rencontre avec l'écrivain cubain à l'occasion de la sortie de son dernier et ambitieux roman, *Hérétiques*.



Propos recueillis par **JULIE CHANSEL** Journaliste

La Havane est un personnage central de vos livres. Comment vous êtes-vous approprié l'Amsterdam du XVII^e siècle pour ce nouveau roman ?

LEONARDO PADURA : La littérature cubaine contemporaine est devenue trop domestique, centrée sur les problèmes internes du pays. Comme la réalité quotidienne de l'île est particulière, les écrivains ont essayé d'en rendre compte. Mais ils l'ont tellement fait que c'est devenu répétitif. J'essaie de voir la réalité dans une perspective historique plus ouverte. Dans *L'homme qui aimait les chiens* (2011), j'ai parlé de la Guerre civile espagnole, de la Révolution russe, du Mexique des années 1930 et 1940, de Moscou après Staline. Dans *Hérétiques*, je parle de la communauté juive de Miami et de celle d'Amsterdam dans les années 1640. Je pense que n'importe quel conflit humain peut avoir des correspondances au-delà de ses propres circonstances. Ce livre est écrit autour d'un concept central : la recherche de la liberté individuelle. Je ne voulais pas que, pour ce roman, ce thème soit envisagé uniquement dans son acception politique. Pour *L'homme qui aimait les chiens*, il était impossible de faire autrement : Trotsky petit-déjeunait, déjeunait et dînait politique. Ici, j'ai cherché une perspective plus humaniste. Plus conceptuelle. J'ai aussi recherché des scénarios, des



(PHOTO PHILIPPE MATSAS)

conflits relatifs à la liberté qui n'avaient pas directement cette lecture politique. Quand j'ai commencé à écrire ce roman, j'ai rencontré ce monde de l'Amsterdam du XVII^e siècle, où les juifs avaient une grande liberté religieuse, commerciale et culturelle. Dans l'époque qui suit celle décrite dans le livre, la communauté juive de la ville a fait construire la grande synagogue Esnoga, qui est une recreation du temple de Salomon. Ils ont donc pu faire ce qu'ils souhaitent. Cependant, cette liberté dont les individus jouissaient a parfois été limitée par la communauté elle-même, du fait du poids de la religion et de la volonté de contrôle des chefs. Le cas le plus

connu est celui de Spinoza et de son excommunication, en 1656. Des documents de l'époque disent que « les excommunications pleuvaient ». Il y a cette contradiction dans des sociétés libres où il existe en fait un contrôle exercé par un groupe de pouvoir.

En exergue du livre, vous donnez, entre autres, plusieurs définitions du mot « hérétique ». Êtes-vous un hérétique à Cuba ?

L.P. : Je ne me considère pas comme un hérétique parce que je n'ai jamais été un participant actif. Je préfère penser que je suis un hétérodoxe, c'est-à-

dire quelqu'un qui est contre les orthodoxies. Toutes les orthodoxies limitent la pensée et la façon d'agir des individus. Je n'aime pas les orthodoxies sous toutes leurs formes. Ma mère est catholique. Quand j'étais petit, elle m'emmenait à l'église pour que je fasse le catéchisme et la communion. J'avais six ans quand s'est manifestée mon attitude anti-orthodoxe et que je lui ai dit : « Je vais aller à l'église jusqu'à ce que je fasse ma communion, ensuite, j'arrêterai ». Ma mère m'a demandé pourquoi et j'ai répondu que le dimanche n'était pas un jour pour aller à l'église, mais pour jouer au baseball avec mes amis. Depuis, je suis athée. Dans ma vie et dans ma littérature, à chaque fois que j'ai pu, j'ai essayé d'être le plus indépendant possible.

Avec Hérétiques, vous explorez un style différent, une matière très dense. Écrire, n'est-ce pas une façon de vous lancer des défis, de vivre de nouvelles aventures ?

L.P. : Ce qui me plaît en tant qu'écrivain, c'est, lorsque je commence un projet, qu'il soit complexe. Qu'il soit effectivement un défi. Je pourrais écrire un roman similaire à ceux que j'écrivais dans les années 1990 avec une facilité relative. Mais je préfère que cela soit un roman compliqué, dans tous les aspects : structure, style, narration, concept. Pour moi, pas pour le lecteur. Je me dis que, à chaque fois que j'écris un roman, j'apprends à écrire en écrivant. Dans *Hérétiques*, pour toute la partie qui se déroule à Amsterdam, j'ai essayé d'insuffler la respiration propre à la littérature baroque espagnole du XVII^e. Il n'y a aucun sens à ce que j'écrive comme Quevedo [ndlr : 1580-1645] ou Cervantes [ndlr : 1547-1616], les lecteurs n'y survivraient pas. Mais j'utilise des structures stylistiques et idiomatiques qui sont proches de cette époque.

WWW

Une version longue de l'interview de Leonardo Padura vous attend sur altermondes.org

À LIRE



De La Havane des années 1930, qui s'arrachait à la dictature de Batista, à la ville d'aujourd'hui, qui voit fleurir des tribus urbaines désenchantées et mourir sa jeunesse, Mario Conde affronte l'Histoire et perd ses dernières illusions. À la recherche d'un tableau, son enquête l'emmène, par delà les siècles, à Amsterdam, la tolérante et prospère cité du XVII^e siècle. Où l'on côtoie avec une étonnante facilité, grâce à la profusion de détails et à la maîtrise stylistique de Leonardo Padura, Rembrandt, maître à penser et passeur de lumière, et un jeune juif qui essaye lui aussi d'imposer sa liberté et de lutter contre les déterminismes. Un hérétique, quelle que soit l'époque est celui qui sait que son bien le plus précieux, c'est sa liberté de choix. J.C.

Hérétiques, Métailié, 608 p., 2014

« TOUTES LES ORTHODOXIES
LIMITENT LA PENSÉE
ET LA FAÇON D'AGIR
DES INDIVIDUS. »

~

N'est-ce pas en écrivant que vous êtes vraiment libre, au-delà du contexte socio-politique qui est le vôtre ?

L.P. : À l'exception de quelques cas, la littérature cubaine n'est pas censurée. Tous mes livres ont été publiés à Cuba, certains ont même obtenu des prix cubains, y compris le Premio nacional de literatura, en 2012. Dans les années 1980, il était impossible d'imaginer écrire un livre tel que *L'homme qui aimait les chiens*. Dans les années 1990, cela paraissait possible, mais pas de le publier. En 2009, il a été publié. Avec l'écriture d'un roman, on entre dans le territoire de la fiction et la fiction, c'est la liberté. Mais, de la même façon que pour les juifs de l'Amsterdam du XVII^e, cette grande liberté est contrôlée par quelques grands rabbins... La littérature a des règles qu'il faut connaître avant de les violer. Dans l'usage du langage, du temps narratif, de la création des personnages, dans la structure que l'on doit au texte, on commence à sentir des exigences. Ce à quoi il faut rajouter la responsabilité finale que l'on a en tant qu'écrivain. Pour beaucoup de personnes, ce qui est imprimé a une autorité, une légitimité. Et cette légitimité doit être respectée.

Pourriez-vous écrire ailleurs qu'à La Havane ?

L.P. : Des articles, des scénarios, oui, car le cinéma et le journalisme sont plus liés à des capacités professionnelles. Mais, pour écrire des livres, j'ai besoin de mon atmosphère et de mes routines : j'écris tous les jours de 7h30 à 13h, malheureusement en fumant et en buvant du café, dans mon bureau où je me sens si bien. Il y a des jours où je commence à écrire et je ne sais pas où je vais arriver. Quand on crée un monde, à un moment les personnages qui l'habitent commencent à avoir leur propre vie. Et, souvent, les personnages et cet univers nous emportent vers des chemins imprévisibles.

À VOIR



Retour à Ithaque, Laurent Cantet, d'après *Le Palmier et l'Étoile* (2009), co-scénariste Leonardo Padura, 95 min. Sortie le 3 décembre 2014.